

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS

BUREAUX :

Rue Impériale, 33.

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

Comme nous l'avions prévu, le troisième début de M. Monnier et de M^{lle} Peyret, n'a été pour ces artistes qu'une occasion de se faire applaudir. C'est dans *Charles VI* que ce début a eu lieu, et l'admission de ces artistes a été proclamée au milieu des bravos. — On ne saurait mieux débiter que par un succès ; que ces artistes reçoivent mes sincères compliments.

Il ne reste plus, par conséquent, — par suite de la résiliation de M. Marthieu, — qu'un seul début à accomplir, celui de la basse de grand-opéra.

Le successeur de M. Marthieu est M. Périé, qui a déjà appartenu à notre première scène, et qui y a créé le rôle de la basse dans *Roland* : il a joué aussi avec un grand succès le rôle de *Faust*.

M. Périé n'est pas, par conséquent, pour nous un inconnu ; il nous revient précédé d'excellents souvenirs : et il faut espérer que, dans son intérêt aussi bien que dans le nôtre, ces souvenirs lui porteront bonheur.

Les représentations données au Grand-Théâtre sont aussi variées que possible au début d'une année, car il faut remettre tous les opéras au répertoire, et ce n'est pas, soyez-en convaincus, une mince besogne.

Le grand-opéra a donné *Charles VI*, le *Trouvère*, les *Huguenots*, la *Muette*.

MM. Dulaurens, Monnier, M^{mes} de Taisy, Peyret et Sallard, ont eu la meilleure part des bravos.

Je signalerai particulièrement une représentation du *Trouvère*, dont l'exécution a été irréprochable.

L'opéra-comique a donné les *Diamants de la Couronne*, le *Domino Noir*, le *Voyage en Chine*, etc. ; — le plus franc succès a été pour MM. Lhérie, Barbot, Ferret, M^{mes} Baretti et Dartaux.

Il serait injuste de ne pas signaler des artistes qui, dans un emploi modeste, rendent au théâtre de très-grands services, en complétant un ensemble. Parmi ces artistes il faut citer en première ligne M. Darrois, qui possède une voix charmante, et qu'on met, comme on dit vulgairement, à toutes sauces. Il est, — chose difficile, — convenable partout, et excellent souvent.

A côté de M. Darrois, je citerai M^{lle} Verger, qui tient l'emploi de seconde dugazon. — M^{lle} Verger, on le sait, est lyonnaise, et elle sort de l'école de chant fondée à Lyon par M. Holtzem ; ce qui prouve, entre parenthèse, les services que pourrait rendre un Conservatoire local pour former et recruter des artistes.

M^{lle} Verger est jeune, et a la voix fraîche comme son visage : elle a de plus de la bonne humeur, et un aplomb qui vont bien à son emploi. Le public lui fait un bon accueil ; — c'est un encouragement au travail : M^{lle} Verger a tout ce qu'il faut pour tenir bientôt un des premiers emplois.

L'affiche des théâtres annonce la reprise d'un certain nombre d'opéras, parmi lesquels nous remarquons *Roland*.

Il y a quelques années que cet opéra, — qui obtint un très-grand succès, — n'a pas été représenté sur notre pre-

mière scène, il aura par conséquent tout l'attrait de la nouveauté ; il est inutile de rappeler que *Roland* fut une des créations les plus heureuses de M. Dulaurens sur notre première scène.

Ernest DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le drame de Victorien Sardou, *Patrie* ! est décidément un grand, un très-grand succès. Il est juste de reconnaître que la direction y a contribué pour une bonne part en donnant un soin tout particulier à la mise en scène, aux décors et aux costumes : tout est frais et neuf, le cadre bien doré donne du relief au tableau.

Il serait superflu et niais de louer l'habileté de Sardou ; on sait que nul n'est plus habile que lui en l'art difficile de brouiller, pour les débrouiller ensuite, les fils d'une intrigue. Il est sur ce point passé maître.

Mais il est une qualité qu'on ne soupçonnait pas à Sardou, et qu'il a dévoilée dans *Patrie* ; c'est la qualité de styliste. Il y a telle tirade écrite d'un seul jet, avec un verve et une précision d'expression et de bonheur dans les images, qu'on est tout étonné de trouver sous la plume d'un écrivain, qui jusqu'à ce jour semblait fort peu se soucier de la forme littéraire, et qui ne se préoccupait pas d'autre chose que de l'effet dramatique. A ce point de vue *Patrie* mérite d'être vue, étudiée et lue par les personnes que

les questions littéraires intéressent : il ne faut pas que la qualification de drame donnée par Sardou à sa pièce les tienne en défiance : — Il n'y a entre le drame de Sardou et le drame genre Dennery d'autre similitude que le titre.

Patrie! est fort bien joué aux Célestins en premier lieu par M. Montbazon, un artiste qui a le rare mérite de donner à chacun de ses rôles une physionomie particulière, qui sait se faire une tête, et se glisser dans la peau du personnage qu'il représente sans perdre toutefois sa propre originalité.

M. Laty est à son aise dans ces grands effets de scène qui vont si bien à sa nature un peu exubérante.

M. Harville donne une bonne physionomie à la figure du duc d'Albe.

M. Fraizier joue avec beaucoup de bonne humeur et de gaieté le rôle, charmant du reste, du marquis de la Trémouille.

M. Cazaubon est, comme toujours, excellent dans le personnage de Noircarmes. Mes lecteurs savent le cas que je fais de cet artiste : — et aujourd'hui il est avec raison un des acteurs possédant la sympathie du public.

Je réunirai dans le même éloge MM. Lecomte, Homerville, Martin, fort bien placés dans des rôles épisodiques.

Côté des dames, il n'y a à proprement parler que deux rôles, celui de Dolorès et celui de Dona Raphaële : — Le premier est rempli par M^{lle} Smith, le second par M^{lle} Ricquier.

Le rôle de Dolorès est écrasant : — il va jusqu'à la dernière limite du dramatique. M^{lle} Smith y met tout son cœur et toute son âme, et on ne saurait lui reprocher de se ménager, car elle arrive à la fin de la pièce brisée et anéantie.

M^{lle} Ricquier est charmante dans le personnage de Dona Raphaële, elle est la poétique et sympathique physionomie de ce sombre drame. Je constate avec

d'autant plus de plaisir le succès de cette charmante jeune fille, qu'à ses débuts je l'avais prévu et annoncé. Elle justifie aujourd'hui les bravos qu'elle a reçus à son arrivée; et le bon accueil que lui fit — sur sa jolie figure — Monseigneur le public.

Patrie! aura une série de fructueuses représentations aux Célestins : — succès mérité d'auteur et d'artistes.

Je me suis promis de revenir sur *Julie*, d'Octave Feuillet.

Cette pièce — qui appartient au répertoire de Théâtre Français — est jouée sur notre scène par des artistes d'élite : MM. Bondonis, Laty, M^{me} d'Herblay et Ricquier — au point de vue de l'ensemble, il est par conséquent impossible de toucher de plus près à la perfection.

M^{me} d'Herblay n'a jamais eu de création allant mieux à sa nature sympathique, elle est remarquable du commencement à la fin, mais dans la scène finale elle est admirable, et ici cet adjectif doit être pris dans son sens le plus complet, le plus louangeur. Elle est admirable dans ce cri de l'honnête femme, qui ayant eu dans sa vie une heure d'oubli, s'agenouille devant son mari en lui avouant sa faute, qu'elle rejette justement sur lui, — et qui, cette faute avouée, meurt dans le paroxysme d'une dernière émotion.

Dans cette scène terrible, M^{me} d'Herblay ne crie pas, ne pleure pas, sa voix siffle entre ses dents serrées, et fouette en quelque sorte au visage celui qu'elle fait son juge en l'accusant d'être son bourreau.

Pendant cette longue scène vous entendriez aux Célestins une mouche se poser sur le pupitre du chef d'orchestre; les poitrines sont haletantes, on écoute en tremblant, et lorsqu'au dernier cri l'artiste tombe morte, le public réveillé de son émotion — comme par une dé-

charge électrique — éclate en applaudissements.

J'ai déjà vu trois ou quatre fois M^{me} d'Herblay dans cette scène, — et j'irai la revoir et l'applaudir encore, c'est pour un critique quelque peu blasé par quinze ans de théâtre, une bonne fortune, une joie que de rencontrer sur sa route une actrice d'un vrai talent comme M^{me} d'Herblay.

ERNEST DE C.

UN DRAME

Il n'est question partout que du drame de Pantin : c'est l'événement du jour, l'intérêt du moment, on ne parle pas d'autre chose. Les chroniqueurs se laissent naturellement entraîner par le courant, et recherchent les crimes dans les annales du passé.

Le drame qu'on va lire ne nous paraît pas dépourvu d'intérêt, il a son originalité, raconte un chroniqueur :

Étant tout enfant, il m'a été donné d'assister en province à un événement peu connu et qui a le triste avantage de ressembler beaucoup à celui qui est en ce moment l'objet de l'horreur générale. Cette fois, le coupable avait opéré avec une petite hache. Il en avait frappé sa femme, son frère, ses cinq enfants en bas âge et les deux fils de son frère.

La scène se passa dans une petite maison distante d'un kilomètre du chef-lieu du département. Le scélérat attendit la nuit pour accomplir son dessein.

Quand toute sa famille fut endormie, il frappa d'abord sa compagne, et, son frère étant accouru au bruit, du râle de la malheureuse, il l'étendit à terre d'un coup porté au beau milieu du front : puis il enferma les sept enfants dans une seule pièce, tandis qu'il allait jeter les deux cadavres dans le puits du jardin.

Les pleurs des petits êtres qui avaient assisté à la perpétration de son double crime le mirent en fureur. Il commença par les menacer, mais la vue de leur père sanglant et qui leur apparut les vêtements en désordre leur fit pousser des cris perçants. Le meurtrier craignit que les voisins n'accourussent, et alors il se passa dans une pièce de trois mètres carrés, une turie qui défie toute peinture!... Un homme ivre de sang frappant de son couperet et abattant à ses pieds des enfants essayant de fuir, se cachant sous les meubles ou se jetant à ses genoux en lui demandant grâce!

Quelques minutes suffirent au monstre pour obtenir le silence.

Il chargea successivement sur ses épaules les pauvres petits innocents qu'il alla enfouir dans la citerne où il avait précédemment caché les deux autres victimes.

L'eau acheva son œuvre en asphyxiant ceux qu'il n'avait pu complètement tuer dans son affolement.

Après cette extermination dont la pensée donne le frisson, le misérable effaça toutes les traces qui eussent pu donner l'éveil, il lava, au clair de lune, le sang qui souillait la margelle du puits, remit à leur place les meubles dérangés dans la lutte et se coucha dans le lit encore tiède où sa femme sommeillait lorsqu'il lui fendit le crâne. Il avoua plus tard avoir dormi très-tranquillement jusqu'au petit jour. Il se leva et donna un dernier coup d'œil à toutes choses.

Dans ces perquisitions il retrouva — hideux détail! — une main d'enfant toute fracassée, que sa hache avait détachée sans doute d'un petit bras qui le suppliait. Cette main était, pour parler clairement, toute défigurée; il lui manquait deux doigts; mais on ne songe pas à tout dans le délire du sang; le meurtrier ne prit point garde à cette singularité; il eut le courage d'aller enterrer

ce débris informe dans le jardin et il se disposait de partir lorsqu'il se souvint qu'il avait un chien... Il le siffla : rien. Après mille recherches, il découvrit le quadrupède blotti sous une commode d'où il avait suivi le drame épouvantable. Mais les chiens ne parlent pas..., le criminel lui laissa la vie sauve.

Dressée par son maître, cette bête était terrible pour tout étranger qui entra dans la maison : elle le mordait aux jambes avec une férocité qui en avait fait un objet de terreur aux alentours. De plus, l'animal, qui était fort mal nourri, satisfaisait son appétit au détriment des basses-cours voisines. Il dévorait les poulets et les lapins des fermes du pays avec les précautions et la ruse d'un renard. Jamais il ne put être pris en défaut, et il échappait toujours au fusil de ceux qui se postaient à l'affût dans l'intention de le mettre à mort.

Digne compagnon d'un tel maître, le chien partit à l'aurore avec l'assassin, qui prit la direction de l'est.

Personne ne le rencontra : il comptait sur l'impunité, se disant qu'il serait déjà loin quand on s'apercevrait du massacre. Aux environs de Strasbourg, il pensa avec raison que son caniche pourrait bien le faire reconnaître, et il le céda à un maquignon, qui lui donna en retour une gourde pleine d'eau-de-vie. Mais l'humeur vagabonde et peu sociable du chien poussa son nouveau maître à s'en débarrasser.

Un médecin de campagne avait soigné le maquignon frappé d'un coup de pied de cheval; ce dernier lui proposa son pensionnaire en manière de paiement, et le docteur, qui faisait souvent seul la nuit des visites forcées et ne dédaignait pas un garde aussi redoutable, accepta ces singuliers honoraires.

Cependant, le bruit du meurtre s'était répandu de contrées en contrées. Grâce à des taches de sang mal effacées et à

des marques de pas dans l'allée du jardin qui séparait la maison du puits, on avait découvert les cadavres.

Par un singulier hasard, le cadavre d'un homme absolument défiguré par un coup de feu fut trouvé dans une forêt des environs. On pensa que c'était l'auteur de cette boucherie qui s'était fait justice lui-même, et l'on passa outre.

Cependant, l'un des médecins chargé de l'autopsie des victimes fut frappé de la mutilation qu'avait subie le bras de l'un des enfants. Qu'était devenue la main qui manquait? Ce praticien secourut la tête, et réclama des recherches qui n'aboutirent à aucune découverte.

Sur ces entrefaites, voici ce qui advint. Le dernier acquéreur du chien de l'assassin remarqua que l'animal avalait difficilement. Sa respiration était sifflante et sa gueule se contractait à chaque instant. Il conclut qu'un corps étranger s'était engagé dans le pharynx de la bête, et ayant introduit le doigt, non sans peine, car le chien grognait et protestait contre l'opération, dans la voie qu'il supposait obstruée, il en retira deux petits os que ses notions anatomiques lui firent reconnaître pour deux phalanges d'un doigt d'enfant âgé de six ans. Il en avisa le juge de paix du canton qui en référa aux magistrats de la ville, et comme l'histoire de la main disparue avait fait son chemin, on arriva d'induction en induction à conclure que ce chien avait mangé la main. Ce chien était donc celui de l'assassin... On fut bientôt sur la piste du coupable qui fut arrêté dans la cabane d'un pêcheur, sur les bords du Rhin, et fit des aveux complets.

L'instruction rapporte qu'il poussa cette exclamation cynique :

— C'est bien fait pour moi, j'aurais dû mieux nourrir mon caniche! il n'aurait pas dévoré la main du moutard, et je n'aurais pas été pincé.

Le nom de ce scélérat n'est plus pré-

sent à ma mémoire, mais je me souviens encore de certains détails qui précédèrent son exécution. Il avait, pour marcher au supplice, des souliers neufs qui le gênaient. Comme on l'invitait à les retirer :

— Au lieu de penser à mes pieds, dit-il à son confesseur, vous feriez mieux de penser à ma tête.

Le prêtre lui demanda sur l'échafaud s'il regrettait d'avoir commis ses crimes et s'il se repentait.

— Je ne me repens que d'une chose, c'est d'avoir épargné cette satanée bête, j'aurais dû commencer par elle.

CAQUETAGES.

Ils sont souvent bien amusants, — dans leur vanité paternelle, — les pères d'artiste. Exemple :

Le père Dumilâtre, — qui avait été tragédien, — venait, les soirs où ses filles jouaient, s'asseoir au parterre de l'Opéra. Puis, sitôt que l'une d'elles entraînait en scène, il s'écriait en s'adressant à son voisin :

— Pardon, monsieur, quel est donc cette charmante personne?

— Monsieur, c'est M^{lle} Adèle Dumilâtre.

— Monsieur, je vous suis obligé..... Est-elle jolie, mon Dieu, est-elle jolie!... Parole sacrée! on n'est pas jolie comme ça!...

Sophie apparaissait à son tour...

Même question de la part du père. Même réponse de la part du voisin. Là-dessus, le bonhomme de s'extasier :

— Sophie Dumilâtre, dites-vous?... Infiniment reconnaissante... Comme elle danse, mon Dieu, comme elle danse!... On n'a pas idée de danser comme ça!

Un soir, le voisin interpellé reconnut l'ancien tragédien, et quand celui-ci lui décocha sa demande habituelle :

— Hé! sacrebleu! répliqua-t-il de telle façon que toute la salle l'entendit, vous devez pourtant bien les connaître, père Dumilâtre, ces demoiselles : ce sont vos filles!

— Comment vous appelez-vous? demande-t-on à un enfant de cinq ans.

— Albert.

— C'est votre prénom, mais quel est votre nom de famille, le nom de votre père?

— Smith et Compagnie



Dumanet, l'aimable fantassin, contemple une des colonnes du boulevard et lit avec conviction l'affiche d'un bal public.

Il arrive à la dernière ligne qu'il scande d'une voix émue :

« Prix d'entrée, cinquante centimes pour les dames et un franc pour les cavaliers. »

— Eh bien! et les fantassins, s'écrie le troupier furieux, c'est donc des pékins!

— Ah! ça va.

Un ivrogne rencontre un de ses amis.

— Viens-tu prendre un verre de file-en-quatre?

— J'ai peur. Je viens de perdre ma femme.

— Ça ne fait rien, puisque je t'invite...

— Eh bien soit!... mais rien qu'une larme!

—

Nos bons paysans! la scène se passe à la campagne :

La servante. — Ma maîtresse, notre maître vient de mourir, y grouille pus.

La maîtresse. — Hélas! ma fine, c'est ben vrai, le v'là mort; faut aller prévenir le curé.

La servante passe un jupon et s'apprête à partir, mais avant d'ouvrir la porte elle tâte encore une fois son maître.

— Hélas! la maîtresse y regrouille, le v'là qui rouvre les yeux.

La maîtresse. — Bon! c'est-y embêtant, moi qui viens de jeter la tisane.

— Savez-vous, demande Calchas dans la Belle Hélène, quel est le personnage de l'antiquité qui a perdu plus qu'il ne possédait :

— Non!

— Eh bien, c'est Hélène, puisque, n'ayant que deux yeux, elle en perdit Troie!

A l'église.

La petite fille. — Maman, est-ce que cela coûte cher un piano comme celui dont l'on joue?

La mère. — Mon enfant, ce n'est pas un piano; c'est un orgue.

Le petit garçon. — Un orgue! Eh bien! où donc est le singe?

Quelques épitaphes recueillies dans un cimetière où l'on cultive, paraît-il, le petit mort pour rire.

M. X..., décédé à l'âge de soixante-quinze ans. Le ciel compte un ange de plus.

M^{me} X...; elle aurait donné pour son mari ce que le pélican donne à ses petits.

M^{lle} X...; c'était un ange sur la terre, qu'est-ce que ce sera dans le ciel!!!

M. X...; regretté de sa mère et de son père.

Nota. — C'est le désir de la famille que la mère soit auparavant le père dans les regrets ci-dessus.

M. X..., regretté de son père, de sa veuve, de son frère, chevalier de la Légion d'honneur.

M. X..., mort à trois ans. Sa vie n'a été qu'abnégation et sacrifice!!!

GENIN, gérant.